

YVES GINESTE
JÉRÔME PELLISSIER

Humanitude

nouvelle édition



*Comprendre la vieillesse,
prendre soin des Hommes vieux*


ARMAND COLIN

Manger pour vivre et vivre pour manger

La reconnaissance de l'humanité

CHAPITRE II - Des hommes entre eux - La première fois

RÉVOLUTIONS

DÉFIS

CHAPITRE III - Des hommes vieux

QUE SAIT-ON DE CE QUE L'ON NA PAS VÉCU ?

LE DÉFI DE L'AUTONOMIE

VIEILLISSEMENT ET CHANGEMENTS

L'EXPÉRIENCE DE LA VIEILLESSE

LA PAROLE DES HOMMES VIEUX

CHAPITRE IV - Des hommes – Les mondes parallèles

LES « VIEUX SAUVAGES »

LES MONDES PARALLÈLES

CHAPITRE V - Des hommes soignants

UN LOURD PASSÉ

QUEL PRENDRE-SOIN ?

L'HÉRITAGE

INSTITUTIONS

VERS UNE PHILOSOPHIE DE SOINS

CHAPITRE VI - La philosophie de l'humanité

QUEST-CE QU'UN SOIGNANT ?

CHAPITRE VII - Prendre soin

HISTORIQUE

VIVRE ET MOURIR DEBOUT

LES TOILETTES

PRENDRE-SOIN ET TROUBLES DU COMPORTEMENT

DU « ENCORE ... » AU « COMMENT ? »

EN CLUSE DE CONCLUSION

Annexes

Notes de fin

Bibliographie

© Armand Colin, Paris, 2007, 2008, 2009 pour la présente
impression.

© CEC-IGM France pour certains des concepts et techniques
présentés dans cet ouvrage
(cf. annexe 2, page 278).

978-2-200-25483-4

Des même auteurs

Yves Gineste (dir.),

Sienc, on frappe. De la maltraitance à la bienveillance des personnes âgées, Arimage, 2004.

Crôme Pellissier,

Les Insensés, roman, Joëlle Losfeld, 2002.

La Nuit, tous les vieux sont gris, essai, Bibliophane, 2003.

La Guerre des âges, essai, Armand Colin, 2007.

Préface de Geneviève Laroque,
présidente de la Fondation nationale
de gérontologie

Illustration de couverture : Jérôme Le Monaco

Intemet : <http://www.armand-colin.com>



Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction par tous procédés, réservés pour tous pays. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans le présent ouvrage, faite sans l'autorisation de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les courtes citations justifiées par le caractère scientifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées (art. L. 122-4, L. 122-5 et L. 335-2 du Code de la propriété intellectuelle)

ARMAND COLIN ÉDITEUR • 21, RUE DU MONT-PARNASSE • 75006
PARIS

*À BonPa et Mamie, Père et Mère, mes
grands-parents,
Tata Nouno, grand-mère de cœur
Fernand et Céline, mes parents
Océane et Coline, Virgile et Benjamin, mes
enfants Yves Gineste À Grand-mère et Bonbon,
mes grands-mères
Oncle Edgar, mon grand-oncle et Rolande, son
épouse
Péo et Odette, mes grands-parents adoptifs
Jean et Roseline, mes parents Jérôme Pellissier*

« Sociétales »

La collection a pour vocation d'explorer les aspects importants de la vie sociale, de manière à faire évoluer les débats et les pratiques.

Principales thématiques abordées : la santé, l'éducation, l'enfance, les rencontres de la psychologie et du social, la culture, les politiques sociales et l'évolution des formes démocratiques, les questions de sécurité.

Également chez Armand Colin

Attias-Donfut C. (sous la dir. de), *L'enracinement. Enquête sur le vieillissement en France des immigrés*, « Sociétales », 2006

Coudin G., Paicheler C., *Santé et vieillissement*, « Cursus », 2002.

Morin M., *Parcours de santé* (série « Regards psychosociaux »), « Sociétales », 2004.

REMERCIEMENTS

Ce livre n'existerait pas sans Rosette Marescotti. S'il a été écrit par Jérôme Pellissier et Yves Gineste-Marescotti, toutes les recherches, réflexions et approches qu'il contient ont été également menées et conçues par Rosette Marescotti.

Nous souhaitons, tous trois, exprimer nos remerciements et notre reconnaissance :

À tous les hommes vieux, ou moins vieux, qui nous ont mis en humanité et nous maintiennent en humanité.

À tous les soignants, familles, bénévoles qui participent quotidiennement à l'enrichissement d'un prendre-soin facteur de bien-être.

À notre amie de cœur et de travail, Marguerite Mérette, auteure du livre *Pour la liberté d'être*, dont les écrits sur le prendre-soin pour la liberté d'être sont « frères de sens » de ce livre sur le prendre-soin en humanité.

À tous les amis, dont les membres de la liste de discussion GeriaList, pour leurs apports et leurs critiques constructives et bienveillantes.

À Anne Bourguignon et Gilles Pellissier, pour leur amicale et vigilante lecture du manuscrit.

À Chloé Wayzfeld, pour son soutien constant durant l'écriture de ce livre.

Préface

*« Avant d'entrer dans la maison où il est aujourd'hui
mon père a séjourné pendant quelques semaines chez
les morts... Les morts n'étaient pas les malades mais
les infirmiers qui les abandonnaient pour la journée
entière sans aucun soin de parole. Personne ne leur
avait appris que soigner c'est aussi échanger, parler -
reconnaître par le regard et la parole la souveraineté
intacte de ceux qui ont tout perdu. »
Christian Bobin, La présence pure.*

Prendre soin des hommes vieux, disent-ils. Ils parlent des « hommes vieux », après bien des réflexions ils ne parlent pas des « personnes âgées », expression tellement galvaudée et devenue incompréhensible, ni des « seniors » qui sont la moitié de la vie adulte et personne ne s'en est aperçu, ni des « vieillards », terme dont la sonorité risque d'être péjorative, malgré Victor Hugo, et pas non plus des « vieux » tout court, mot tendre dans certaines bouches mais méchant et dans d'autres.

Je regrette la pauvreté un brin sexiste de certaines langues, dont la nôtre : n'oublions pas qu'un homme vieux peut être une vieille femme comme un vieil homme - d'aucuns ont même pu dire « les vieux sont des vieilles » tant elles sont plus nombreuses...

Pour pouvoir parler des hommes vieux, j'ai essayé de cerner le vieillissement, vaste et insoluble problème, tant la vieillesse est évolutive et glissante, celle de chacun de nous comme celle de nous tous, celle que je vois chez l'autre (ou pas) et celle que je ressens (ou pas), celle qui finira nécessairement par la mort, sans que je sache ni le jour ni l'heure, dès demain ou dans dix ans et plus.

Ils disent « prendre soin », le dictionnaire Robert, qui consacre plus de cinq colonnes serrées à « soigner », « soin » et leurs dérivés, rappelle qu'il s'agit de « s'occuper du bien-être », bien avant de signaler qu'il s'agit aussi de « s'occuper de rétablir la santé ». Comme, selon l'Organisation mondiale de la santé, celle-ci serait un « état de complet bien-être physique, mental et social », prendre soin et soigner se rejoignent et s'entremêlent.

Ils enfoncent joyeusement, fermement, délibérément une porte qu'on espérait largement et depuis longtemps ouverte et rappellent que « l'homme vieux est une personne » comme cette autre qui rappelait que « le bébé est

une personne » et comme il est indispensable, en certains lieux, de rappeler que « la femme est une personne ». Ils participent de ce prodigieux carillon qui sonne et résonne de l'ampleur et de la richesse de l'humanité comme de l'extrême vigueur et de l'absolue fragilité de l'humanité, de l'humaine attitude. Toutefois, dure, très dure est la nécessité de carillonner l'appartenance humaine de l'autre, n'importe quel autre, chaque autre et surtout l'autre vieux, infirme, malade, *in-fans* parfois, de-mens peut-être, ensauvagé dans sa souffrance, « en étrange pays dans son pays lui-même ».

La plupart des hommes vieux ont besoin d'une révolution sociale toute simple : comme l'affiche, dans ses autobus, la Régie Autonome des Transports Parisiens, « on se souvient rarement de sa vieillesse », la vieillesse « est une idée neuve en Europe » (et dans le monde). Puisqu'on se souvient rarement de sa vieillesse, ils nous la rappellent, cette vieillesse, non pas ennemie, ni spécialement amie, mais tout simplement partie de la vie, partie heureusement nécessaire, qui fut, autrefois, si parcimonieusement accordée que nous ne percevons même pas, riches ignorants que nous sommes, que la vie nous a donné plus de temps qu'à nos ancêtres pour penser, aimer, faire, accepter, souffrir et jouir (et toute sorte d'autres choses).

Révolution sociale le fait de la vieillesse nombreuse. On peut se demander si la vieillesse est plus nombreuse ou si, reconnue plus tardivement, elle a glissé dans le temps. On peut aussi se demander si la valorisation générale et maladroite de la jeunesse n'a pas, d'une certaine manière, fait glisser la vieillesse à l'envers. Les disputes autour de la retraite professionnelle - trop précoce, trop tardive, souhaitée, imposée, poids ou bénéfice pour la société tout entière comme pour les familles et leurs obligations (morales ?) de solidarité, aussi bien que pour la qualité de vie et l'indépendance des bénéficiaires - comme celles autour du « travailleur vieillissant » qu'on veut à la fois exclure, comme supposé moins efficace, et maintenir pour éviter de le « payer à ne rien faire », montrent à l'envers à quel point notre société a perdu ses repères d'autan. Ils étaient simples : on naissait, on avait une enfance brève, une jeunesse et une maturité assez courtes et laborieuses, une vieillesse tronquée : grandir, se reproduire et travailler, se flétrir et mourir : simple, prévisible. On ajoute au tableau quelques épidémies, un peu de guerres, des accouchements et des primes enfances dangereux et la société, malgré tout cela, progresse en connaissances sinon en « sagesse » !

Aujourd'hui, dans notre extrême ouest eurasiatique, plus d'épidémies, presque plus de guerres, des naissances sûres, une espérance de vie qui dépasse

largement les trois-quarts de siècle : voir venir le temps de nouvelles maladies ou de maladies anciennes devenues plus visibles et surtout celles-là, dites neuro-dégénératives, qui abattent l'homme vieux et le tuent lentement.

« En étrange pays dans son pays lui-même » il a fallu aux auteurs d'explorer, de tenter d'explorer cet étrange pays, d'en apprendre les rudiments de larges, d'itinéraires, pour garder ou trouver ou retrouver le contact avec ceux qui s'y perdaient.

Pour prendre soin, ils ont « appris que soigner, c'est aussi dévisager, parler - reconnaître par le regard et la parole la souveraineté intacte de ceux qui ont tout perdu ». Ils ont appris que toucher peut faire vivre mais aussi, presque innocemment, tuer. Pour prendre soin, on touche, et cette intimité forcée suppose extrême compétence et extrême délicatesse pour pouvoir être acceptée sans dommage.

Ils nous font vivre l'humanité comme relation essentielle de personne à personne et que ces personnes, quel que soit leur état respectif et si apparemment différent, sont fondamentalement « de niveau » dans leur intacte souveraineté.

Toutefois, pour soigner et prendre soin, il y a plus : il y a, avec une absolue rigueur, une exigence absolue, la connaissance, la compétence, la technicité. Elles sont absolument requises dans toutes les fonctions, tous les métiers, toutes les spécialités et il n'y a pas de solution de continuité entre l'agent des services sans qualification et le neurochirurgien ou l'ingénieur des ponts et chaussées. Pour cela, agent des services, soignant ou autre professionnel, il faut apprendre, encore apprendre et toujours apprendre et comprendre ce qu'on apprend. Il faut exprimer, développer, faire connaître, revendiquer et appliquer les « règles de l'art ». À noter qu'on apprend difficilement tout seul et qu'il faut des gens (formés), des lieux, des temps, de l'estime réciproque pour apprendre...

Il faut aussi apprendre et comprendre que cette technique implique le « soin à l'homme » vieux ou pas : la relation. Certains l'appellent une neutralité bienveillante, terme qui m'effraie un peu par son relent de condescendance : « la souveraineté du malade est intacte ». Pour respecter cette souveraineté, le soignant traite l'homme (vieux ou pas) en homme : il a le regard, le toucher, le geste respectueux - ce s'apprend -, il ne se permet pas, dans sa fonction, de laisser transparaître son antipathie, son dégoût, son horreur même qui peuvent exister. Il ira les exprimer ailleurs, il faut que ces lieux et ces temps

d'expression soient mis à sa disposition. Les affects, les sentiments supposés positifs qui peuvent être aussi dangereux pour celui qui prend soin comme pour celui dont on s'occupe, doivent eux aussi être « traités » dans les lieux et temps particuliers. Certains appellent cela la mesure de la « juste distance » - peut-être trop connotée d'« éloignement ». Il me semble que c'est autre chose qu'une mise à distance : c'est une acceptation, une revendication même de sa condition d'homme qui entre pleinement dans cette relation du prendre-soin de l'homme (vieux) souffrant. Il s'agit encore des « règles de l'art » et, plus encore, de celles de « l'art de vivre ».

Geneviève Laroque,
présidente de la Fondation nationale de gérontologie.

Février 2005.

Note de l'éditeur

Pour pouvoir mieux donner à voir les liens qui relient les connaissances et les pratiques, nous avons réservé les notes de bas de pages (numérotées en chiffres romains) à l'indication des « conséquences pour le prendre-soin » (abrégé en CPPS) et à l'indication des renvois vers d'autres passages du livre. Les indications bibliographiques, pistes de réflexions, précisions, etc., font l'objet de notes (numérotées en chiffres arabes) réunies à la fin de l'ouvrage.

CHAPITRE I

Des Hommes - L'humanité^{1a}

Prendre soin d'une personne : d'un animal très particulier, d'un être humain unique qui ne cesse de construire son humanité grâce aux autres humains, qui ne cesse de développer les particularités qui le rendront à la fois semblable et différent des autres hommes.

Victor, l'enfant sauvage

La rencontre a lieu en lisière de forêt, près d'un village de l'Aveyron, à la fin de l'année 1799. Un groupe de chasseurs aperçoit une forme qui se déplace étrangement et cherche à les éviter. Ils la poursuivent et s'en saisissent au moment où elle s'apprête à grimper dans un arbre. C'est... Ils hésitent. Un enfant ? Mais peuvent ils vraiment le considérer ainsi ? Car Victor, comme il sera nommé plus tard, ressemble davantage à un animal qu'à un être humain. Il est nu, sale, se déplace à quatre pattes, se nourrit de glands, de racines et d'herbes, n'exprime aucun sentiment sur son visage, ne parle pas, ne communique pas, agresse qui l'approche.

Comme d'autres enfants sauvages ayant vécu dans la nature, ou enfermés sans quasiment aucun contact avec d'autres êtres humains^{1a}, Victor n'a pas développé certaines des caractéristiques de l'humanité - entre autres la marche² et le langage. Tout au plus possède-t-il les caractéristiques physiologiques qui permettent à ceux qui le découvrent de le classer dans l'espèce des hominidés, des « mammifères humains ».

Qu'est-ce qu'un homme ?

L'affaire fit grand bruit parmi les philosophes de l'époque. Était-ce bien un être humain ? Pour certains, influencés par les théories de Jean-Jacques Rousseau, Victor aurait pu être cet homme naturel et bon que la société n'aurait pas dénaturé - mais la sauvagerie de Victor les empêche d'y voir la confirmation de leurs théories. Pour d'autres, l'homme étant un « animal social

doué de raison », Victor n'en était pas un : ni social, ni doué de raison, il semblait n'y avoir en lui que de l'animalité.

Victor et les autres enfants sauvages ne furent pas les seuls à être ainsi, à cause d'une telle définition de l'homme, rejetés par leurs semblables. Des personnes atteintes de troubles mentaux ou de syndromes cognitivo-mnésiques^{1b}, au nom d'une conception de la dignité humaine fondée sur la raison, sur le degré de maîtrise de soi et d'autonomie, furent jugées indignes d'être des hommes, parfois indignes de vivre.

Rappelons que la dignité humaine est double : elle appartient à chaque être humain, à chacun de nous. Cette dignité attachée à la personne humaine (les philosophes l'appellent la dignité requise) est sans cesse, à travers nos échanges avec les autres hommes, reconnue, confirmée, actualisée - constituant alors ce que les philosophes nomment la dignité effective.

La distinction est importante : la dignité requise permet d'empêcher qu'un homme dépende pour être homme, et vivre parmi les hommes, du jugement d'autrui... Sa reconnaissance permet à chacun d'entre nous d'éviter que d'autres personnes décident soudain - comme c'est arrivé en Europe, au nom de la « suprématie d'une race », il y a 65 ans - qu'il n'est plus un être humain et qu'il ne mérite donc plus de vivre³.

La dignité effective, en reconnaissant que ce sont les liens d'humanité qui existent entre nous qui nous confortent dans notre identité humaine, nous permet de comprendre un autre phénomène : placés dans certaines conditions de vie, où notre humanité est niée, nous pouvons finir par douter du sentiment que nous sommes des hommes. Le livre de Primo Levi, rescapé du camp d'extermination d'Auschwitz, Si c'est un homme, reste le plus pur témoignage de ce doute qu'un homme peut ressentir sur son appartenance à l'humanité, quand il n'est plus regardé ni traité comme un être humain mais comme un animal ou une chose⁴.

Mais alors, qu'est-ce qu'un homme⁵ ?

Nous laisserons, sans hésitation, la question sans réponse. Parce que la réponse est peut-être la question : c'est en effet le seul animal qui se demande ce qu'il est et qui il est.

Puisque que l'homme est peut-être justement ce qu'on ne peut définir puisque, nous le verrons, l'une de ses caractéristiques fondamentales est de permettre que chaque être humain soit différent des autres, qu'il n'existe pas une seule mais de multiples manières d'être homme et de vivre son humanité.

Si définir ce qu'est un homme n'est, sans doute heureusement, pas possible, il est en revanche possible de réfléchir à quelques-uns des éléments essentiels qui le caractérisent, certains qu'il possède en commun avec les autres animaux, certains - ceux qui justement n'apparaissent pas chez les enfants sauvages qui ne sont pas nés à l'humain - qui n'appartiennent qu'à lui.

Naître deux fois

Certains nouveau-nés, il n'y a pas si longtemps, vécurent dans ces orphelinats où toute relation avec eux était interdite. On leur donnait un toit, à manger et à boire, on assurait les soins aux corps malades. Un grabat sur le sol, et le sol pour faire ses excréments. Ni habits ni jouets. Pas de toucher, pas de caresse, pas de regard, pas de parole. Beaucoup de ces enfants sont morts rapidement, d'autres se sont développés sans marcher ni parler, presque tous ont gardé de ces mois et années des séquelles physiologiques et psychologiques dramatiques⁶ (arriération profonde, autisme, anorexie mentale, psychoses, etc.⁷).

Ces enfants privés de liens sensoriels et affectifs ont souffert de n'être pas mis en humanité comme les autres enfants, de n'avoir pas vécu, au moment opportun, leur seconde naissance.

L'homme, en effet, connaît une double naissance : une première en tant qu'humanité, une seconde en tant qu'humain : une première où il entre dans la

face des hommes, une seconde dans la société des hommes (dans laquelle il possède un nom¹⁰ ; une naissance biologique et une naissance au sens⁸).

La première, dans notre espèce, est marquée par l'extrême vulnérabilité du nouveau-né. Incapable de percevoir correctement son environnement, de se protéger, de se déplacer, il meurt si on l'abandonne.

La seconde est placée, comme l'écrit Boris Cyrulnik, sous le signe du lien. Dès qu'un adulte commence à prendre soin d'un nouveau-né, dès qu'une relation entre eux se met en place, le petit humain entre dans un réseau d'échanges et de stimulations qui vont le conduire à développer les caractéristiques de l'humanité⁹.

La mise en humanité

Notre nouveau-né est ainsi plongé dans une sorte de bain émotionnel et sensoriel. Chaleur, odeurs, paroles, regards, caresses, à la fois l'enveloppent, le protègent et l'éveillent à son corps et au monde. Ces contacts et échanges possèdent une importance considérable pour son développement¹² : ils stimulent l'élaboration de son identité corporelle, psychique et affective, de ses rythmes biologiques, de ses connexions neuronales¹¹...

Lorsque nous observons ces relations entre le nouveau-né et l'adulte qui en prend soin, nous voyons apparaître, concernant le regard, le toucher et la parole, certaines caractéristiques bien particulières¹².

L'adulte s'approche de l'enfant (regard proche), se place à la hauteur de son visage (regard horizontal), face à lui (regard axial) et le regarde plusieurs secondes (regard long). Il lui parle sur un ton mélodieux et doux, presque chantant. Lorsqu'il le touche, ses gestes sont doux, lents, et portent sur une surface vaste du corps de l'enfant, rarement sur un point précis.

Comment nous sentons-nous touchés ?

Notre peau contient des récepteurs sensoriels (les extérocepteurs, qui reçoivent les informations de l'extérieur) qui, lorsqu'ils sont excités, donnent naissance à un influx nerveux. Grâce aux synapses (extrémités du neurone où le courant, en arrivant, libère

un neuromédiateur permettant à l'information de passer dans le neurone suivant), cet influx, de neurones en neurones, remonte jusqu'au thalamus (à la base de notre cerveau, dans sa partie dite « reptilienne ») Là, l'information est dupliquée : elle est envoyée à la fois vers l'amygdale (dans le cerveau dit « limbique ») et vers le cortex, où elle arrive plus tardivement.

L'amygdale traite cette information de manière très rapide mais assez fruste, en l'analysant en fonction des mémoires émotionnelles et affectives (sur un mode type : toucher plaisant/toucher déplaisant) ; le cortex l'analyse de manière plus fine et plus lente (analyse qui tient compte de tous les éléments rationnels, du contexte, de notre expérience, de nos réflexions, etc.)^{1d}.

Cette double analyse explique ces doubles réactions que nous avons parfois face à un événement. Une situation classique est celle du bout de bois un peu tordu que l'on aperçoit soudain et qui nous fait vivement reculer d'un pas : c'est que sa forme a évoqué celle d'un serpent... et que nous craignons, au moins depuis Ève, les serpents. Rapidement, nous nous rendons compte qu'il s'agit d'un bout de bois et reprenons notre marche, le cœur battant encore un peu vite. Que s'est-il passé ? L'information perçue est arrivée d'abord à l'amygdale : l'analyse très rapide à laquelle elle a procédé nous a permis de faire immédiatement face à la menace. Quelques centièmes de seconde après, l'information est arrivée au cortex, qui l'a analysée plus tranquillement et, grâce à différents éléments (ce serpent n'a ni queue ni tête, il ne bouge pas, ça m'est déjà arrivé l'année dernière, etc.), nous a permis de juger la situation sans danger et de reprendre notre marche.

Revenons au toucher. Les récepteurs sensoriels ne sont pas répartis également sur tout notre corps : certaines zones en contiennent davantage (les mains, le visage, les pieds ; l'extrémité de nos doigts, par exemple, en contient 250 par cm^2 et sont donc plus

sensibles. Nous reviendrons sur ces différentes zones : les connaître est en effet essentiel pour le prendre-soin^{11c}. Jusqu'à présent, on connaissait les fibres nerveuses qui nous permettent de ressentir, lorsqu'on nous touche, certaines informations : le type de contact, la température, la douleur, la vibration, etc. Depuis quelques années, on a découvert qu'il existait aussi un réseau de fibres nerveuses indépendantes des autres, reliées à une aire spécifique du cerveau, et sensibles... au plaisir. Ces fibres sont uniquement activées quand le toucher est lent, doux et vaste. Ce réseau fonctionne avant les autres (probablement dès les 7^e-8^e mois de la grossesse). Le nouveau-né perçoit ainsi la caresse avant de percevoir les autres manières d'être touché. D'où l'importance de ce toucher (lent, vaste et doux), d'abord seul contact tactile avec le monde extérieur, et source de plaisir et de bien-être, dans les relations entre une mère et son bébé¹².

Toutes les manières de regarder, de parler, de toucher l'enfant, constituent les supports de cette communication, essentiellement non verbale¹⁴, qui va permettre l'établissement de la relation^f. Quand elles sont semblables à celles que nous venons de décrire, ce qui est le cas pour la très grande majorité des nouveau-nés qui vivent aujourd'hui dans nos sociétés, elles lui transmettent des sentiments d'amour, de fierté, de tendresse... - constituant cet étiayage affectif, ce socle émotionnel sur lequel, nous y reviendrons, l'enfant construira sa confiance en soi et son estime de soi.

Cette relation entre le nouveau-né et les adultes qui en prennent soin est une constante élaboration de sens : lorsque le bébé s'exprime, l'adulte interprète ses gestes, son babil, ses regards, ses expressions faciales et y répond en fonction du sens qu'il leur attribue. En répondant ainsi à ce qu'exprime le bébé (en lui souriant, en lui donnant à manger ou en le caressant, par exemple), l'adulte lui confirme avoir compris ce qu'il exprimait¹⁵. Cette confirmation¹⁶ conforte et façonne les expressions du bébé (un bébé à qui personne ne sourit cesse bientôt de sourire) qui elles-mêmes, en retour, modifieront les interprétations et les réponses de l'adulte... Chacun des deux apprend sans cesse de l'autre pour mieux pouvoir répondre à ses attentes et désirs.

La communication émotionnelle permanente entre le bébé et les adultes construit ainsi très rapidement un co-ajustement, une synchronisation entre les porteraires. Un attachement qui va durer plusieurs années et va permettre la transmission de tout ce que l'enfant utilisera pour se développer...

Individu en construction

À l'inverse des autres animaux, assez rapidement adultes, le nouveau-né humain est incapable de se débrouiller seul avant de nombreuses années. L'homme est l'animal le plus inachevé à la naissance et le plus lent à se développer¹⁷. Sa vulnérabilité et sa dépendance sont le faible prix à payer pour ce qu'il gagne en échange : il est une formidable somme de potentialités et de possibilités. Son cerveau ne lui permet pas de faire seul et vite face au danger. Il est conçu, en revanche, pour apprendre, se modifier et se recréer sans cesse¹⁸. Il contient des structures pré-organisées qui vont le rendre capable de se construire, d'assimiler et d'organiser la gigantesque masse d'informations, d'idées, d'images, d'émotions et de sensations qu'il va recevoir ou créer durant toute sa vie. Pour le dire en termes neurologiques : les quelque 100 000 gènes que nous possédons¹² permettent que se développent les quelque 100 milliards de neurones de notre cerveau, lesquels vont tisser entre eux, durant notre enfance, environ 1 million de milliards de connexions.. qui seront, jusqu'à notre mort, sans cesse transformées, combinées, réordonnées, réarrangées, etc. Si les processus d'apprentissage sont particulièrement nombreux et denses pendant nos dix premières années, ils continuent à fonctionner durant toute notre vie. C'est l'une des raisons qui rendent les hommes et les sociétés capables de changer si rapidement : en même temps que notre cerveau nous dote de la capacité d'agir sans cesse, de modifier notre environnement¹⁹ - ce qui nous conduit à nous retrouver sans arrêt face à des